

Cinq rêves avec une mère

Diane-Ischa Ross

Numéro 160, hiver 2019

Déposer ma langue sur un crochet, crier enfin : « Je suis rentrée à la maison ! »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90071ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ross, D.-I. (2019). Cinq rêves avec une mère. *Moebius*, (160), 99–104.

cinq rêves avec une mère

Diane-Ischa Ross

Orphelines (2015)

C'était durant la nuit de dimanche à lundi, loin dans la nuit après que j'ai découvert les rectangles lumineux que faisait l'électricité quand je touchais les draps, l'ours. J'étais avec ma mère, nous vivions dans une maison de chambres, plutôt une pension, et je lui disais le matin, au lever, que c'était Noël. Je demandais où, chez qui nous fêterions Noël. J'étais adulte. Et elle disait, triste, grave – durant son dernier âge, j'aurais appelé « résigné » cet air-là –, qu'on n'avait nulle part où aller, qu'on resterait là. Une femme d'âge moyen disait qu'elle non plus n'avait pas de chez elle, qu'elle était venue de France. Les couleurs variaient du beige au brun terne ; la table, celle de la salle, était en noyer verni, ancienne, le bord dessinant une courbe. Ma sœur en avait une semblable rue Moreau, et mon coiffeur la même. Ce rêve fait écho à une phrase délirante de ma mère quand elle vivait avec Dan, au sujet de mon beau-frère qui aurait craint que nous (ma mère et moi) lui demandions l'asile. Je ne comprenais pas où ma mère avait pêché ça, je réprimais de l'impatience, j'avais ma maison, elle et Danielle,

la leur. Mais j'avais reçu cette phrase comme un coup sur la tête. Ça me fait encore pleurer et le rêve est resté dans mon corps, ou ailleurs en moi, toute la journée, malgré la journée.

Les Parques (2015)

Dans ce rêve, ma mère avait retiré les draps de mon lit, l'avait déplacé. Me chassait-elle? Elle gardait un visage fermé, ne réagissait pas à mon étonnement: j'étais embarrassée qu'elle se donne le mal de faire une chose que je pouvais faire, qui me coûtait peu; inquiète. Le rêve se répète comme en miroir. La première fois, ma chambre, ou plutôt le lieu où je dormais, était à la main droite de la pièce centrale où vivaient ma mère, les autres peut-être, et moi. Il y avait un lit contre le mur de droite, distant de plusieurs centimètres de façon qu'on change les draps sans gêne: une ruelle. Je ne l'avais pas éloigné du mur et les draps étaient retirés, réunis en tas sur le lit sans qu'on en voie des propres à étendre. Et je demandais, je voulais comprendre, me rassurer: tu as défait mon lit? J'allais vite craindre cette chose, de l'angoisse, m'éveiller tandis que son visage fermé lâchait un «oui» qui tombait, qui n'expliquait rien, me laissait conclure qu'elle me chassait. Je n'étais plus autorisée à dormir là, sur ce simple lit, l'autre mur occupé par un canapé qui s'y adossait. Ce «oui» venait au bout d'une chose pénible qui serrait la gorge, crispait le bas du visage comme une nausée. La même chose se répéterait dans une pièce du côté gauche de l'appartement, ou à l'ouest, ou au sud; rien ne permettait d'orienter le logement.

Soulagement (2015)

Je suis au cinéma, enfin, dans le hall, ça se passe au collège, d'abord au bar. L'éclairage est sinistre. Je veux partir, il pleut une grosse pluie, on ne peut pas sortir sans rien qui protège. J'attends dans un vestibule étroit comme une cage, une cabine téléphonique mais en plus massive, avec un côté fenêtre où je vois tomber la pluie. Et je suis chez moi avec ma mère à qui je reproche de ne jamais parler gentiment ou peut-être de dire souvent, trop souvent, des phrases dures, blessantes. Nous sommes dehors, il y a un banc et ma mère regardant un arbre, la lumière qui traverse une feuille mince, lumière dorée ou peut-être l'aile d'un insecte façon libellule, dit : « Regarde, il y a le Beau. » Pause brève. Je suis seule avec des cahiers de solfège, grands, ocres, magnifiques, très heureuse, et de l'amitié de ma mère, qui ne me les a pas offerts, mais je sais qu'elle me les souhaite, qu'elle les bénit mes cahiers de solfège.

Le doute (2016)

C'est un rêve d'égarement, d'abandon avec des pointes de hâte, de joie ; de l'effroi. Je m'en vais en direction de Saint-Hubert, vers ce qui est pour nous les hauts de Longueuil, là par où on quitte notre territoire vers ailleurs, au sud. J'ai roulé en bus sur le chemin de Chambly. Je crois que je vais chez mes parents, mais peut-être ne suis-je tirée que plus tard à droite vers la région qu'ils habitaient ? L'autobus n'avance plus. La route est très large, une autoroute, mais couverte de gravier et de machinerie lourde, jaune, celle que Pierre Bergounioux aime, moi aussi mais pas si gigantesque. Les machines sont à leur affaire, très lentes,

et l'homme à qui je demande comment poursuivre mon chemin fait une mimique qui souligne la hardiesse de ma question, de mon projet. Il y a un hiatus et je suis passée, je suis plus loin. Dans mon dos, une ville dont je ne verrais qu'une rue passante, vivante. Plusieurs villages n'ont que ça, quelques villes aussi si on y pense bien. Ce n'est pas un village, plutôt quelque chose comme le boulevard de Montarville à Boucherville avec sa maison de convalescence, mais en plus urbain: il y a des cafés, nous les voyons de l'autre côté de la rue, un chariot de marchande de fleurs, un temple, peut-être hindou. Les couleurs sont tendres et lumineuses et Lucie est déjà près de moi, à ma gauche. L'axe de la rue oblique légèrement vers le sud. Le beau temps nous ravit, et l'animation de la rue. C'est un bonheur d'été. Il passe aussi des autos, mais pas en file. Je pense que cette rue doit croiser plus loin le chemin de mes parents, celui sur lequel ils vivent. Il fait soudain nuit et un brouillard si dense que je ne vois plus Lucie, je la cherche, l'entends, j'étends la main pour la savoir à côté. La lumière revient et nous sommes perplexes; j'ai eu peur. Lucie est très présente, elle porte une robe à manches courtes, à peine esquissées, des ailerons, une robe en coton dont le fond est sombre, violet, avec des imprimés abstraits indigo. Ses cheveux sont abondants et je n'ai pas vu si elle a ses sandales d'une couleur fantaisiste. La clarté revenue ne nous trouve pas où nous étions. Il y a des maisons en bois, négligées, dont le bois est devenu gris, qui penchent; l'éclairage est sale et je demande à un homme comment rejoindre un chemin au bout de celui-ci. Je n'emploie pas ces mots-là. La chaussée est mal en point, peut-être l'asphalte pelé. Je téléphone à ma mère comme si mes parents attendaient notre visite à Lucie et à moi, s'en réjouissaient, mais avant d'entendre la sonnerie, je doute soudain qu'elle

veille me voir, ce doute se creuse en moi, s'élargit comme s'il couvrait tout le territoire parcouru : ils ne veulent pas nous voir. Réveil.

Ma mère en rose et sable (2018)

Au début du rêve je pense à ma mère, je voudrais lui parler, l'appeler au téléphone. Je suis dans ma maison, à la bonne adresse, l'éclairage est agréable, les pièces petites mais d'une taille suffisante, comme dans la maison de ma grand-mère jadis. L'ensemble plus joli. La lumière naturelle est jaune, comme filtrée par un store, un rideau, un abat-jour ; c'est peut-être la couleur des murs, comme dans les tableaux hollandais, qui la teinte. Ma mère est soudain là, joyeuse, très joyeuse, vêtue d'un chemisier rose tendre et d'une jupe sable. Je lui dis qu'elle est bien mise et je pense : ce beige est-il seyant ? Je me réponds que c'est bien et, alors que je lui confie qu'elle m'a manqué, elle parle de son week-end, et de Denis qui va mourir, et moi d'Albert qui va mourir. Le comédien Albert Millaire, qui n'est pas de mes amis, est là, les jambes allongées sur une bergère, comme sur un récamier. Ma mère est mécontente de sa présence. Voici ma sœur et je m'étonne de ne l'avoir pas vue entrer. Elle a surgi. Je constate qu'il n'y a rien à manger et dis que j'irai à La Charcuterie mais je questionne, je doute : on ne peut plus manger à La Charcuterie ? Ma sœur répond qu'on mange à la terrasse et mon exploration mentale rétablit l'endroit comme dans la toponymie, avec la salle, sur la rue, où on mange. La maison, celle du rêve, est rue Saint-Jacques, en lieu et place de l'appart où j'ai déjà vécu ; La Charcuterie, elle, est rue Lemoyne, là où la réalité de veille met une cordonnerie. Et voici ma grand-mère, à

côté de ma mère qui m'indique qu'elle est là, haute comme une poupée, jusque-là dérobée à nos yeux dans sa robe à revers croisés. Elle sait qu'elle est minuscule, en rit, elle ressemble à un jouet Fisher Price, je lui dis qu'elle a le sourire de l'oncle Léo, et en effet elle lui ressemble intensément. Je suis un peu gênée par ma grand-mère en nain de jardin et je pars vers le nord, je descends la rue de Pierre et Pierrette et, dès la rue Gentilly, bien loin avant chez eux, leur corde à linge, tendue devant les maisons des voisins, porte des choses à sécher : des couvertures, un sac de couchage, des serviettes, surdimensionnés, profus. Tout est éclatant mais les couleurs ne sont pas primaires, plutôt de l'aubergine que du bleu et du rouge francs. C'est attrayant. Je m'approche de la maison dont je découvre au travers des fenêtres, leur verre merveilleusement limpide, qu'elle est vide. Il n'y a plus rien que des tables couvertes de vases à fleurs. Il y a des muguetts à tiges si longues qu'il leur faut un vase à col de cygne, et de grandes marguerites, d'autres grandes fleurs dont je ne connais pas le nom ; j'essaie le mot rose, mais ça ne va pas. Il y en a semblablement sur la galerie, elles sont d'un blanc éblouissant ; je n'ai jamais vu éveillée une telle blancheur végétale étalée.